

qui précipitèrent la fin de la République romaine. En fin de compte, les analyses d'A. Allély nous permettent d'entrevoir ce qu'était vraiment la déclaration d'*hostis* : une procédure d'exception archaïsante, contraire aux institutions républicaines romaines et symptomatique du climat délétère que connaissait Rome au premier siècle av. J.-C. À ce titre, l'on pourrait même se poser la question suivante : en refusant d'utiliser ladite procédure à l'encontre de ses adversaires du parti sénatorial/républicain, Jules César n'était-il pas plus « républicain » que les républicains eux-mêmes ?

Julien DELHEZ

Joëlle NAPOLI, *Évolution de la poliorcétique romaine sous la République jusqu'au milieu du II^e siècle avant J.-C.* Bruxelles, Latomus, 2013. 1 vol., 239 p., 40 fig., 8 cartes. (COLLECTION LATOMUS, 340). Prix : 45 €. ISBN 978-2-87031-287-3.

Ainsi que le fait remarquer J. Napoli dans son introduction, il n'y a aucune étude récente concernant la poliorcétique romaine dans son ensemble. Or la poliorcétique est un des instruments de la conquête romaine, et son livre vient donc combler une lacune. L'étude est divisée en cinq chapitres. Les deux premiers sont consacrés aux pratiques de siège avant les guerres puniques à travers l'œuvre de Tite-Live, de 509/508 à 390 tout d'abord, puis de 389 à 293. Durant cette période, les machines de siège ne sont pas utilisées, malgré quelques progrès au IV^e siècle, et le sort d'une ville assiégée se joue lors d'une bataille rangée qui a lieu devant la ville ou lors de l'assaut qui suit une bataille rangée. Le chapitre III est consacré à l'initiation des Romains à la mécanique de siège pendant la première guerre punique. Les Romains connaissent alors de nombreux échecs, mais ils apprennent à se servir de machines et s'initient aux techniques d'investissement. Le chapitre IV présente la poliorcétique romaine pendant la deuxième guerre punique. Les progrès des Romains sont importants, mais ils préfèrent toujours la méthode traditionnelle de l'assaut de vive force. Le dernier chapitre étudie la poliorcétique romaine pendant les guerres de Macédoine et la guerre contre Antiochos. Les pratiques romaines ne connaissent pas beaucoup de modifications : le recours au blocus n'est pas fréquent, ce sont toujours les assauts qui ont la préférence des Romains, même s'ils ont assimilé les techniques de la poliorcétique. Des tableaux concernant les pratiques et les techniques de siège ainsi que les défenses des assiégés et le résultat des sièges complètent chaque fois les chapitres et offrent une synthèse claire. Les chapitres sont construits sur le même modèle : J. Napoli analyse d'abord les moyens techniques à la disposition des assiégeants, le matériel de siège et les travaux de terrassement, puis les choix stratégiques et tactiques des assiégeants, *oppugnatio* (assaut de vive force) et *obsidio* (blocus), et des assiégés et enfin les fortifications urbaines de l'époque étudiée pour voir quel est l'impact de ces fortifications sur les pratiques de siège et vérifier si les témoignages des auteurs anciens sont dignes de foi. Quatre index complètent le livre. Les cartes qui figurent à la fin pourraient être plus lisibles : les villes assiégées ne sont pas suffisamment mises en valeur. On peut regretter également des lacunes dans la bibliographie, par exemple l'article de D. Briquel, « La guerre à Rome au IV^e siècle : une histoire revue et corrigée, remarques sur le livre 9 de Tite-Live », dans E. Caire & S. Pittia (Ed.), *Guerre et diplomatie romaines IV^e-III^e s. av. J.-C. Pour un réexamen des sources*, Aix-en-

Provence, 2006, p. 27-40, dans lequel l'auteur présente le siège de Luceria de 320 comme imaginaire. Ou encore le livre de R. Sáez Abad, *Artilleria y poliorcética en el mundo grecorromano*, Madrid, 2005. Il aurait aussi fallu parfois développer et approfondir certains passages, comme celui concernant le siège de Tarente (p. 115) : la version qui est présentée n'est qu'une des versions de l'épisode, et il conviendrait de la discuter. Il n'en reste pas moins que J. Napoli offre ici un livre utile, qui ne peut que susciter des débats stimulants, notamment autour de l'importance qu'elle accorde à l'assaut de vive force.

Catherine WOLFF

Catherine WOLFF, *L'armée romaine. Une armée modèle ?* Paris, CNRS Éditions, 2012. 1 vol., 224 p. (BIBLIS, 31). Prix : 7,90 €. ISBN 978-2-271-07550-5.

En parfait accord avec les objectifs poursuivis par la collection Biblis, l'ouvrage de Catherine Wolff est un essai à destination d'un large public, très accessible, proposant une approche originale d'une institution bien connue, dans l'optique d'en briser quelques clichés. Tout accessible qu'il soit, ce livre n'en demeure pas moins construit sur base de recherches sérieuses, menées par une spécialiste reconnue sur le sujet. Le titre, dont la forme interrogative peut paraître quelque peu provocante, amène le lecteur à s'interroger sur le fait que l'armée romaine n'était peut-être pas aussi parfaite que ce que la propagande impériale nous l'a souvent laissé transparaître à travers les sources. C'est d'ailleurs pour bien comprendre de quelle armée il est question, que le premier chapitre (p. 15-27) retrace les principales balises chronologiques de l'institution militaire, en évoquant les grandes évolutions à travers le temps. La période couverte par l'étude s'étend de l'époque républicaine au règne de Commode. À la lecture de la question formulée dans le titre, il paraît immédiatement évident que la réponse de l'auteur est négative. Pour justifier son point de vue, elle développe trois exemples : les désertions, les passages à l'ennemi et les mutineries. Le deuxième chapitre (p. 29-73) est consacré aux désertions et aux passages à l'ennemi. Il passe en revue les circonstances qui étaient les plus favorables à ces passages à l'acte, tente de définir ce qui motivait les déserteurs et transfuges, et qui ils étaient. L'auteur différencie deux cas de figure : les guerres classiques, opposant les Romains aux Barbares, et les guerres civiles. Les raisons des désertions pouvaient être multiples : peur, problèmes matériels, espoir de meilleures perspectives, problèmes de commandement, ou motifs politiques. Les sources font état de désertions plus manifeste de la part de citoyens romains dans le cadre de guerres civiles, alors que les auxiliaires se retourneraient plus facilement lors des guerres contre les Barbares. Le troisième chapitre (p. 75-115) présente les différentes formes de mutineries et désobéissances constatées dans l'armée romaine, ainsi que les raisons pour lesquelles elles pouvaient survenir. La désobéissance pouvait se manifester dans des cas de figures très différents, mais on repère assez vite des sujets récurrents : des désaccords sur les soldes et butins, ou la dureté des conditions de service. Catherine Wolff termine son essai sur une réflexion dans laquelle elle cherche à expliquer pourquoi, malgré tous ces problèmes constatés au sein de l'armée romaine – mais en réalité inhérents à toute armée, particulièrement en temps de guerre –, celle-ci a connu le succès que l'on sait au fil des siècles. Cette réflexion est l'objet du quatrième chapitre (p. 117-188),